UN AMOUR DE DUMAS PERE.

M. Hippolyte Parigot, le brillant conférencier qui soutenait naguère en Sorbonne une thèse retentissante, vient de consacrer à l'auteur d'*Antony*, sous ce titre: "le Drame d'Alexandre Dumas", un livre de pénétrante analyse où il nous montre l'homme derrière l'écrivain. Cet homme est, comme chacun s'y attendait, un mousquetaire...un mousquetaire dans l'art de se faire bien venir des jolies femmes.

Cette étude psychologique nous a même valu la révélation de certaines lettres inédites qui faillirent, a-t-on dit, mettre le feu aux robes des sorbonniens non préparés à cette petite fête. Elles sont en effet, d'une incandescence quelque peu tropicale et trahissent à bouche que veux-tu l'origine coloniale de Dumas père.

***

Ces lettres furent adressées par l'illustre écrivain, alors à ses début à la Muse qui allait lui inspirer *Antony*. Dumas nous a lui-même renseigné à ce sujet:

"Quand je fis *Antony*, dit-il, j'étais amoureux fou d'une femme qui était loin d'être belle, mais dont j'étais horriblement jaloux: jaloux parce qu'elle se trouvait dans la position d'Adèle, qu'elle avait son mari officier dans l'armée, et que la jalousie la plus féroce que l'on puisse éprouver est celle qu'inspire un mari, attendu qu'il n'y a pas de querelle à chercher à une femme en puissance de mari, si jaloux qu'on soit de ce mari. Un jour, elle reçut du sien une lettre qui annonçait son retour. Je faillis devenir fou. J'allai trouver un de mes amis employé au ministère de la guerre; trois fois le congé, prêt à être envoyé, disparut, déchiré ou brûlé par lui. Le mari ne vint pas. Ce que je souffrais pendant cette période d'attente, je n'essaierai pas de le dire au bout de vingt-quatre ans, maintenant que cet amour est allé où s'en vont les vieilles lunes du poète Villon. Mais lisez *Antony*: ce que j'ai souffert, c'est Antony qui vous le racontera."

La correspondance publiée par M. Parigot nous le raconte également. La personne à qui étaient adressées ces lettres s'appelait Mélanie W...., très mêlée alors au monde romantique et dont Musset a mentionné le nom au cours d'une de ses improvisations poétiques. Où Dumas l'avait-il connue? Dans le salon de M. de Villenave, rue de Vaugirard. "Mme Mélanie W., nous dit Dumas, composait, ainsi que son frère, des poésies fugitives, qu'elle publiait dans les journaux du temps; comme son frère, elle a fait, depuis, une pièce qui a été représentée avec succès sous le titre de l'*Ecole des jeunes filles*."

C'était, comme l'on voit, un bas bleu. Aussi Dumas glissait-il parfois des vers dans ses lettres:

On dit que de douleurs toute joie est suivie.
Qu'un sourire souvent s'achève dans les pleurs;
Mais nous, entre nos cœurs, nous presserons la vie,
Pour en exprimer nos douleurs.

Il fit mieux, il les "exprima" littérairement dans *Antony*. Tel Musset écrivant les *Nuits* plein du souvenir de Georges Sand. La littérature ne perd jamais ses droits avec les poètes. M. Parigot ne nous dit-il pas que Dumas sut se rappeler quelques-uns de ses vers à Mélanie W...., en écrivant plus tard le *Mari de la Veuve*?

D'ailleurs, c'était chez elle qu'avait eu lieu la première lecture d'*Henri III et sa Cour*, en petit comité. L'effet fut très grand. La dame de ceans applaudit avec ses invités et même un peu plus fort peut-être. Le mousquetaire lui avait plu chez Dumas; l'auteur dramatique aida au mousquetaire. Il serait curieux de retrouver la contrepartie de cette correspondance amoureuse: les lettres de la femme. Ces lettres doivent contenir également des vers.

***

L'auteur de la *Dame aux camélias* était-il né à cette époque? Je crois bien que oui. Il fut sur le point d'avoir un petit frère. On en parle dans les lettres. Ce fils de Dumas devait s'appeler Antony. Dumas le dit lui-même. Faisant allusion à son drame, alors sur le chantier, il écrit: "Je ne le trouve pas d'une forte constitution. J'espère, en tout cas, que son homonyme n'aura rien de cette faiblesse. Oui, mon amour, j'y songe à notre Antony. Ce sera un lien ignoré entre nous qui fait que jamais nous ne serons étrangers l'un à l'autre. Je parle de quinze ou vingt ans de ce jour."

Seul le drame a vécu. Mais il n'est pas venu au monde sans tiraillement, car l'amour est tyrannique même chez un bas bleu: "Rappelle toi bien, mon ange, qu'on tue un amour en le tourmentant, que la femme n'a qu'à penser à cet amour, que l'homme a en outre tous les soins matériels de la vie à remplir; moi, surtout, mon ange, l'existence de tant de personnes se rattache aux soins qui m'occupent que dans le commencement où je t'aimais et où je craignais de ne pas être aimé, alors je pouvais tout sacrifier au désir de l'être. Maintenant, je le suis. Eh bien, laisse tout naturellement les soins de la vie reprendre leur place. Que l'amour devienne nos heures de récréation, non de travail. Rapporte-t'en à moi pour t'aimer, mais ne me tourmente pas, je t'en supplie...."

Et la jalousie donc! Dame! pour être bas bleu on n'en est pas moins femme! Et comme on sent tout de suite chez Dumas le Gascon qui va nous donner d'Artagnan! Mélanie est jalouse de Mlle Mars. Dumas, en sortant d'une soirée chez l'acteur Firmin de la Comédie-Française, éprouve le besoin de rassurer sa bien-aimée, qu'il sent inquiète: "Si tu savais combien toutes ces femmes, avec leurs manières libres et leur danse dégagée, m'ont déplu. Je n'ai voulu danser avec aucune d'elles. Il me semblait qu'en touchant leur main je profanerais la tienne; *d'ailleurs Mlle Mars n'y était pas*. Le souper était fort bien, *garni de truffes*; la soirée eut été charmante pour ceux qui eussent été disposés de manière à s'amuser."

Mais lui ne l'était pas, bien entendu! Ah! le bon billet qu'a la Châtre! Hélas! il y a malheureusement les truffes qui trahissent notre homme. Il n'avait aucune disposition à s'amuser. Cela ne l'a pas empêché d'apprécier le souper! Tout Dumas est là. On le retrouvera partout plus tard, dans ses romans et dans ses drames. Que dis-je! dans sa correspondance et même dans celle adressée à Mélanie W. et qui n'a pas été feuilletée tout entière par M. Hippolyte Parigot.

Car il existe d'autres lettres de Dumas à l'Adèle d'*Antony*. Témoin, celle-ci, achetée naguère à une vente d'autographes:

"2 août 1830.

"Je me suis battu comme tu sais que je peux me battre. Le général de Lafayette m'a embrassé à l'Hôtel de Ville et m'a chargé d'une mission extrêmement importante. J'ai été obligé de partir à l'instant. Je n'ai reçu qu'une égratignure à la main. Ma position est maintenant belle et bonne.

"Ton ALEX."

***

On prétend que lorsque, à la suite de cette expédition, Dumas alla faire visite à Lafayette, celui-ci, déjà renseigné, vint au devant du jeune triomphateur et lui tendit les deux mains, en s'écriant:

—Monsieur Dumas, vous venez de faire votre plus beau conte!

Mais il y a tant de mauvaises langues!

La question du budget des dépenses extraordinaires.

Presse Associée.

Washington, 26 novembre—Le représentant Cannon, de l'Illinois, président du comité des allocations de la Chambre, est arrivé et dès aujourd'hui le comité va commencer ses études sur les dépenses extraordinaires occasionnées par la guerre pour l'armée et la marine, et préparer un bill devant couvrir les déficits qui se présenteront durant la période commençant au 1er janvier 1899 et s'étendant jusqu'au 1er juillet 1899. M. Cannon va activer les travaux autant que possible, mais il ne voit pas pourquoi l'on convoquerait une session extra. Il pense que les déficits dont les paiements ont un caractère d'urgence seront vite votés avant les vacances des fêtes, ainsi que les bills relatifs au District de Colombie. On attaquera ensuite les bills des dépenses ordinaires que l'on aura tout le temps de préparer pendant les vacances. On a essayé deux fois depuis vingt ans d'avoir une session extraordinaire; on n'en a obtenu aucun résultat satifaisant; il était presque toujours impossible de former un quorum.

M. Dingley, président du comité des voies et moyens, est du même avis que M. Cannon. Il ne comprend pas la nécessité d'une session extraordinaire; il trouve même dangereux de légiférer à la hâte sur le gouvernement des nouvelles possessions des Etats-Unis.

Il vaut mieux les laisser sous la direction provisoire de l'armée. Une loi engage l'avenir, tandis que l'administration militaire peut se plier aux besoins du moment et changer ses règlements, quand et comme elle le juge nécessaire.

Le grand total des allocations pour l'année fiscale finissant le 1er juillet 1899, en y comprenant les dépenses extraordinaires jusqu'au 1er janvier et en mettant de côté les dépenses extraordinaires du 1er janvier au 1er juillet 1899, s'élève à $893,231,615.

Impossible pour le moment de donner, même approximativement, les chiffres des dépenses qu'aura à voter le congrès, à la session prochaine; mais M. Cannon déclare qu'ils seront beaucoup moins élevés que ceux de la dernière session.

LES COURS D'ASSISSE A TRAVERS L'EUROPE

On a pu voir par le compte rendu si intéressant du procès Luccheni que les cours d'assises de Suisse n'avaient pas précisément la solennité des cours françaises.

En dépit de la république, France reste de mœurs monarchiste aristocratiques. Ses magistrats ont gardé quelque chose des anciens Parlements. Ils ont encore des toques galonnées d'or, des robes rouges, des pélerines d'hermine. On appelle au Palais le premier président "Monsieur le Premier". Les membres de la cour de cassation sont qualifiés de "Messieurs", sans autre titre. Les considérants des jugements sont pleins de formules aussi archaïques que solennelles —autant de réminiscences du temps où florissaient L'Hôpital, Lamoignon et d'Aguesseau.

En Suisse, au contraire, comme on l'a vu, les magistrats ont coutume de siéger en veston ou en jaquette. Il a fallu qu'ils jugeassent l'assassin d'une impératrice pour qu'ils se missent en habit noir — hommage naïf de bons démocrates à la majesté du souverain. C'est presque comique, mais c'est assez touchant.

***

En Angleterre, pays de traditions, il n'en va pas comme en Suisse — tant s'en faut. Les séances de cours d'assises sont plus solennelles que les nôtres. Juges et avocats sont non seulement en robes, mais en perruques à marteau, et l'on appelle le président "Milord" et "Votre Seigneurie".

Ces questions d'étiquette n'ont pas grande importance, mais, ce qui est capital, c'est la façon de procéder des magistrats anglais qui est toute différente de la nôtre.

En Angleterre, l'accusé est placé tout seul dans un *box*, et dès le début de l'affaire on lui demande s'il plaide coupable ou non coupable, *guilty or non guilty*. C'est du reste la seule question qu'on lui pose. Il ne subit aucun interrogatoire.

Vient ensuite l'audition des témoins. Ce n'est pas le président qui les interroge. L'attorney général—un simple avocat qui remplit la fonction volontaire d'avocat de la Reine—les examine, puis le défenseur les contre-examine. Ces examens et contre examens sont extrêmement minutieux et souvent d'une longueur terrible.

Les douze jurés sont ensuite appelés à se prononcer sur le sort de l'accusé. Ils ne doivent se séparer que lorsqu'ils se sont tous mis d'accord, car les verdicts ne peuvent être rendus qu'à l'unanimité. Il en résulte parfois de réels embarras.

Vers 1860, un certain Palmer, médecin de son métier et sportsman par goût et surtout par spéculation, empoisonna un de ses amis intimes avec de la strychnine. De graves présomptions pesaient sur lui, mais il n'y avait pas de preuves flagrantes. Les jurés ne pouvaient parvenir à se mettre d'accord. On dut leur préparer un souper et des lits dans un grand café avoisinant le palais de justice. Enfin, ils furent unanimes.... et Palmer fut pendu.

Lorsque les jurés ont rendu leur verdict, le président adresse un *speech* à l'accusé. Il profite de l'occasion pour faire un peu de morale. Quelques-uns de ces *speech* sont encore cités en Angleterre comme des modèles d'éloquence.

Walter en reproduit deux dans ses *Chroniques de la Cannongate* et on a beaucoup parlé du petit discours adressé, il y a trois ans, par le président à M. Oscar Wilde.

Charles Dickens a tracé un tableau extrêmement plaisant des procédés judiciaires anglais dans plusieurs de ses romans, notamment dans le *Magasin d'Antiquités Black-House*, et surtout dans son inimitable *Pickwick*.

Lisez dans ce dernier roman l'interrogatoire du domestique Sam Weller, il n'y a rien de plus comique dans aucune littérature.

***

Chez les Belges, une séance de cour d'assises ne diffère guère de celles de chez nous.

Il y a quelques années, les témoins prêtaient serment sur l'évangile et ajoutaient à la formule: *Ainsi m'aident Dieu et les saints*. Ces derniers mots ont été supprimés par un ministère libéral et le ministère catholique ne les a pas rétablis.

Il a été question chez nous de supprimer la formule: *devant Dieu et devant les hommes*, et même l'image du Christ qui domine le prétoire: mais en dépit de nos potentats libres-penseurs on n'en a rien fait.

Ce grand crucifix placé derrière le juge a parfois causé de singulières méprises.

Un jour, à la cour d'assises de Toulouse, une bonne femme de la campagne, appelée comme témoin, s'agenouilla et fit le signe de la croix.

—Relevez-vous, dit le président.

—Oui, mon Père, répondit la bonne femme.

—Vous jurez de dire la vérité, toute la vérité...

—Oui, mon Père.

Il fallut beaucoup d'explications pour faire comprendre à ce naïf témoin que M. le président de la cour d'assises n'était pas un dignitaire ecclésiastique—quelque chose de moins que le Pape mais de plus qu'un évêque.

En Allemagne et dans les pays scandinaves, les choses se passent à peu près comme en France. En Espagne aussi—du moins depuis quelques années. L'élément religieux s'est longtemps mêlé à l'élément judiciaire dans le pays des *autodafé* ou actes de foi. Il n'y a pas bien longtemps des pénitents, la face voilée de cagoule, accompagnaient le condamné jusqu'à la place de l'exécution en portant des cierges et en chantant des cantiques.

En Italie, rien de bien particulier. En Russie, contrairement à la croyance commune, les choses se passent à peu près comme en France. On se figure encore assez volontiers la justice russe comme entourée d'un appareil terrible et on n'étonnerait pas certaines gens si on leur disait que les magistrats moscovites interrogent les accusés à grand renfort de coup de *knout*: il n'en est rien, du moins depuis les grandes et admirables réformes d'Alexandre II.

Les juges russes portent un costume qui ressemble un peu à celui des popes. Il y a un président, des assesseurs, des avocats et même un jury. En somme, tout l'appareil de la justice moderne.

Les mœurs judiciaires se sont adoucies, Les magistrats ne lancent plus ces formidables: *Or ça! Or ça!* que Rabelais leur a tant reproché.

Brigalhères.

(Choses éparses.)

Suite.

Dans notre précédent article, nous avons parlé de la situation politique de l'Espagne, et nous avons donné un aperçu rapide de ses mœurs électorales. Nous avons dit que par suite de sa profonde ignorance, le peuple espagnol était, pour ainsi dire, un jouet du caprice des grands. C'est à peu de chose près, la situation du peuple Français avant la grande tourmente révolutionnaire. L'esprit le plus subtil ne saurait prévenir l'époque à laquelle une situation plus libérale le succédera à un pareil état de choses dégradant pour l'humanité.

Certes, il y a de bons républicains en Espagne. Parmi eux se trouvent de grands diplomates, des orateurs puissants, mais toute leur diplomatie et toute leur éloquence se brisent contre ce mur infranchissable de l'ignorance populaire. On dit, et c'est d'ailleurs une vérité, que les idées nouvelles pénètrent dans la cervelle des peuples à coups de canon. En effet, la France aurait-elle eu la République, aujourd'hui définitivement assise, sans la guerre malheureuse de 1870? Se serait-elle débarrassée, à tout jamais, de ce régime impérial sans cette rude leçon infligée par nos ennemis? Bien hardi celui qui oserait affirmer le contraire.

Malheureusement, il n'en sera pas de même de l'Espagne. Les désastres récents ne changeront en rien sa situation politique. Comme par le passé, elle continuera à vivre dans l'ignorance et dans la crainte des forts. Et cela durera ainsi jusqu'à ce qu'il se trouve un autre puissant tribun qui dise, à son tour, au peuple espagnol: "Les grands ne sont grands que parce que nous les portons sur nos épaules. Jetons-les par terre!" La défaite n'aura pas été pour ce pays, le coup de fouet qui stimule ou la leçon salutaire.

Que faudrait il cependant, pour ouvrir devant lui des destinées dignes d'un grand peuple? Ce qu'il est, malheureusement, à cette heure, impossible d'obtenir.

Il faudrait que le gouvernement décrétât une bonne loi rendant l'instruction primaire obligatoire. L'Espagne aurait besoin d'un nouveau Jules Ferry.

Alors, petit à petit le niveau intellectuel de la nation s'élèverait, et, sans secousse, par la marche naturelle du progrès, la République viendrait donner à l'Espagne le rang auquel elle a droit, les libertés sans lesquelles un peuple ne saurait vivre. Cela sera-t-il jamais? *Quien sabe?*

—

Et maintenant, amis lecteurs, si l'incohérence de mon bavardage ne vous fatigue pas, voulez-vous que nous contemplions l'Espagne sous un autre aspect, sous son aspect religieux? Je vous assure qu'il y a là, pour l'observateur, une très curieuse étude à faire.

Laissez-moi vous dire, tout d'abord, que de tout temps, j'ai eu la monomanie des voyages. C'est à cette infirmité que je dois d'être venu m'échouer sur cette terre hospitalière de la Louisiane. Si j'avais été riche, j'aurai voulu rendre des points à l'empereur d'Allemagne, que l'histoire pourra appeler Guillaume-le-Voyageur. Il est vrai que ce sont les contribuables qui soldent les frais des fantaisies impériales. En vérité, c'est à vous faire souhaiter un trône! Cela ne vous rappelle-t-il pas ce que nous avons entendu chanter, dans je ne sais quel opéra: "Ris donc, ris bien fort, triple buse, Ton roi s'amuse!

Oui, ris, ris bien fort, peuple fait pour payer les fantaisies des grands! Tu courbes l'échine sous les vexations sans nombre; tu es, dans les mains de ton souverain, un jouet qu'il peut briser à sa volonté; tu n'existes que pour devenir, quand il lui plaira, de la chair à canon; tu dois ployer sous le fardeau des impôts trop lourds pour tes épaules; pour assurer le pain de tous les jours à tes enfants, tu dois suer sang et eau, courbé sur ta charrue, ou bien dans l'atmosphère étouffante des forges et des usines; tu dois vivre dans la crainte continuelle des explosions minières, qu'importe! Ne t'avises pas de crir à l'abus! Il y va pour toi du crime de lèse-majesté, et, dans ce cas, pour toi, c'est la sombre prison, pour tes petits enfants la misère avec son triste cortège d'humiliations et de douleurs! Mais, en revanche, si tu n'as pas le droit de protester, tu as celui de rire! Ris donc, pendant que ton roi, ô suavité sans pareille! fait un brin de cour aux sultanes du harem, et qu'il voyage en cette Terre Sainte, dans cette Jérusalem, où chaque pierre doit lui parler de la France de Saint Louis!....

—

L'Espagne, disons-nous, est profondément Catholique. Nulle part, comme chez elle, les cérémonies de la religion ne revêtent un caractère aussi saisissant d'originalité et de grandeur à la fois. Il m'a été donné d'assister à des cérémonies de la Semaine Sainte qui ont fait revivre dans ma pensé les solennités religieuses de l'époque sombre de l'Inquisition. Ce sont ces notes, écrites, il y a longtemps, jaunies par les années, et que je reproduis comme le tableau fidèle d'un spectacle qui fit dans tout mon être une impression profonde.

—

C'était en 1880. Par une après midi d'Avril, j'étais assis sur la terrasse d'un grand café de la place Royale de Pau. Il faisait un temps superbe. Le soleil radieux brillait dans un ciel sans nuage. Des tilleuls en fleurs s'exhalait un parfum troublant qui invitait l'âme à la rêverie, les cœurs à l'amour. Dans les branches, les moineaux piqués, eux aussi par le petit dieu malin, se poursuivaient en poussant des cris joyeux: les hirondelles, les martinets décrivaient dans l'air leurs courbes gracieuses: Sur la place, les enfants se livraient avec l'ardeur de leur âge, à leurs jeux bruyants: les fantassins bien astiqués contaient fleurette aux charmantes bonnes d'enfants: les jolies petites Béarnaises, dans l'attente de la musique du 18e la ligne qui, dans un instant allait donner un concert sur la Place, promenaient leurs toilettes élégantes sous le regard de Henri IV, le roi vert-galant, qui m'avait l'air d'être désolé de ne pouvoir descendre de son bloc de pierre. Au loin, dans la limpidité de l'air, les Pyrénées dominées elle-même par la masse géante du Pic du Midi d'Ossau, détachaient sur l'azur du ciel, leurs cimes mystérieuses, dont les hauts sommets étaient encore blancs de neige. Abîmé dans la contemplation de ce panorama grandiose dont l'œil ne se fatigue jamais, je me souciais fort peu de savoir si autour de moi, il existait un monde, quand une main s'abattit sour mon épaule, et une voix joyeuse s'écriait: "Eh bien! Monsieur le Rêveur, à quoi pensons nous! Je me retournai et reconnus, avec plaisir un de mes meilleurs camarades de lycée, M. Charles de L..... C'était un Espagnol très riche qui avait fait ses études au Lycée de Pau, et qui depuis la huitième jusqu'à la philosophie, c'est-à-dire pendant neuf ans avait été mon compagnon inséparable, à tel point qu'on nous désignait sous les noms de Castor et Pollux. Après les premières effusions d'amitié, nous fûmes dîner à l'Hôtel de France, et il me demanda si un voyage en Espagne, ayant Cadix, son pays natal, pour objectif, ne me ferait pas plaisir—Assurément, répondis je, mais Cadix est au fond de l'Espagne, et il n'est pas donné à tout le monde d'avoir une escarcelle comme la tienne. Rappelle toi le *non licet omnibus adire*.... Qu'à cela ne tienne, mon bon, ajouta-t-il; emmène moi chez toi, et je déclare à ta famille que je t'enlève, *manu militari*. L'accord fut vite fait.

YAN DE LESCA.

A suivre.

Sur les Planches.

On parle beaucoup, en Angleterre, d'un début au théâtre très sensationnel et peut-être prochain: celui d'un des membres les plus considérables et les plus considérés de la «gentry», duc et pair, et apparenté aux plus nobles familles britanniques.

Voilà pour le monde des théâtres une illustre et précieuse recrue qui fera sans aucun doute pas mal de bruit dans Cabotinville. Messieurs les acteurs, qui n'avaient pas besoin de ce petit événement pour s'enorgueillir de leur profession ou plutôt de leur art, en tireront néanmoins, par habitude, un peu de gloriole. Ils accueilleront avec une cordialité un peu dédaigneuse les prochains transfuges du monde. On ne jouera désormais que des pièces mondaines, dans des intérieurs mondains, avec des acteurs mondains qui ne seront plus guère dépaysés que dans les vrais salons où ils ne se sentiront plus chez eux; et on laissera dire—mais le dira-t-on?—que l'accès des coulisses et des loges est devenu aussi difficile que celui de divers cercles aristocratiques et très fermés. Et pour être autorisé à débuter, il faudra prouver d'abord quelques quartiers de noblesse.

A moins qu'il n'en soit tout autrement et qu'après avoir vu très longtemps MM. Durand, Duval et Martin, interpréter des rôles de ducs, de princes et de marquis, nous n'admirions maintenant ces ducs, ces princes et ces marquis authentiques incarnant à la scène des Durand, des Duval et des Martin. Ce qui serait un contraste assez piquant et un spectacle réjouissant pour le philiosophe.

Mais voilà!... suivra-t-on l'exemple du duc dont nous parlons?

***

Déjà la liste est relativement longue de ceux qui, soit par snobisme, soit par besoin, voulurent se confondre avec les professionnels et se montrèrent sur un théâtre ou même—«for shame!»—dans un cirque.

Un des plus célèbres est assurément le ténor Mario, «alias» comte de Candia.

Ancien officier piémontais, le comte de Candia, que des aventures galantes, un peu trop célèbres, avaient forcé de s'exiler, était allé à Paris, et menait joyeuse vie.

Paris valait encore mieux que Gênes. Le charmant réfugié trouva partout un accueil sympathique et des consolations de tous genres. Seulement, au bout de quelques mois de séjour, sa bourse s'était singulièrement aplatie.

On lui avait vingt fois répété qu'il avait cent mille francs de rentes dans le goeier. Il se décida à accepter les appointements plus modestes—quinze cents francs par mois que lui offrait le directeur de l'Opéra, M. Duponchel.

Ce fut à la fin d'un dîner chez la comtesse Merlin, devant le prince Belgiojoso et plusieurs amis que Mario—la mort dans l'âme—signa son engagement. Quelques semaines plus tard, le 2 décembre 1838, il débuta dans «Robert le Diable».

On sait l'admirable carrière qu'il parcourut depuis et si, par la suite, il eut à regretter sa décision.

On peut citer à côté de lui, MM. de Reszké, qui appartiennent, comme on sait, à la meilleure noblesse polonaise, et dont on a tant applaudi, il y a quelques années, à l'Opéra et plus récemment en Angleterre, l'admirable talent de chanteur.

Mme Patca, elle non plus, ne s'était pas destinée au théâtre. Ce fut seulement à la suite de tout un drame, qui brisa sa vie, qu'elle se servit du grand talent qui déjà l'avait fait connaître dans son monde.

Tel est encore le cas de Prelly—«alias» marquise de Presles et fille du peintre miniaturiste de Pomérac. On se rappelle la grâce exquise, le talent si fin, si délicat de la charmante chanteuse. On n'a pu que regretter de la voir, après un très rapide passage sur les planches, rentrer dans la vie calme et regulière pour laquelle elle était faite.

Vers 1883, on vit une princesse, une vraie princesse, débuter dans un café concert. Le public parisien n'accueillit pas très bien cette princesse, qui ne chantait pas, paraît-il, pour le simple amour de l'art, mais bien pour des raisons d'ordre privé.

Et il n'y a pas si longtemps qu'on ait pu déjà l'oublier, même spectacle faillit nous échoir. Une autre princesse, non moins authentique, et qui accapara pendant quelques jours ou quelques mois—on ne sait plus au juste—l'attention peu sympathique du Tout-Paris, menaça de s'exhiber en des poses plastiques sur la scène d'un music hall. Il ne dépendit pas d'elle qu'un grand nom, respecté de tous, ne s'étalât pas sur l'affiche des colonnes Morris. Mais averti à temps que la représentation serait houleuse, un prudent préfet de police intervint et écrasa, dans son œuf—si l'on peut s'exprimer ainsi—une carrière qui n'avait rien d'artistique.

Mondains encore M. Le Bargy, dont les cravates et surtout les manières parlent avec trop d'éloquence pour qu'on ose douter un seul instant de son extraction; M. Guitry, triomphant interprète d'«Amoureuse»; M. Dumény, qui fut le financier Richomme; Mme Crémieux, la tragédienne américaine Rodjeska, le grand d'Espagne Mendoza, que l'on applaudissait récemment à la Renaissance, M. de....

Mais il est temps de s'arrêter, car s'il s'agissait de nommer tous les acteurs qui ont «des origines», il faudrait citer la moitié de l'annuaire des artistes dramatiques, et s'attirer ainsi les protestations de l'autre moitié.

***

Lors des débuts de M. Marck, le dompteur dont les pensionnaires jouent un rôle si prépondérant—encore des amateurs!—dans le triomphant «Papa la Vertu», de MM. Pierre Decourcelle et René Maizeroy, les journaux ne nous laissèrent pas ignorer que nous avions affaire à un parfait gentleman qui, en pénétrant dans la cage, obéissait à une impérieuse et romanesque vocation.

Sous l'Empire, lorsque Julian dirigeait les arènes de la rue Le Peletier, un lutteur masqué intrigua violemment le public qui croyait reconnaître en lui un prince de maison régnante.

Pendant des semaines entières des potins coururent qui agitèrent vivement les plus hauts rangs de la société. Puis, sur la prière du prince Napoléon, le comte de N...y se reconnut enfin pour le personnage anonyme dont l'identité intriguait si violemment tout le monde.

Aux Folies-Bergère, bien plus récemment, un autre homme masqué passionna les spectateurs. On le vit se battre avec des champions tels que Pietro, Fournier de Lyon, Crest, etc. Tout le monde alla voir lutter cet athlète extraordinaire.

Mais les amateurs, et après eux le public, eurent bien vite reconnu en lui un Roumain, dont les hommes de chez Marseille n'ont jamais prononcé le nom qu'avec respect: M. San-Marin.

M. San-Marin, un homme superbe, admirablement musclé, d'une force herculéenne, était le seul, en effet, qui pût tenir tête aux champions qu'on lui opposait.

Un autre amateur, mais qui, lui, dédaigna de se cacher et s'amusa bien franchement à faire le «comtois» ou compère dans les baraques de foire, fut le poète Jean Richepin. Lui aussi est de toute première force: un vrai Romain, bien digne de descendre, frotté d'huile, dans une de ces antiques arènes qu'il a évoquées avec un art si parfait, dans quelques-uns de ses Contes romains.

D'écuyers, il y en eut sans doute également plusieurs. Un seul, un maître, le baron d'A....., ancien officier de la garde, laissa derrière lui des traces, c'est-à-dire d'inapaisables regrets. Il ne parut d'ailleurs que durant une saison sur la piste du Cirque. Ensuite il dit à tout jamais adieu à cette existence aventureuse, et rentra triomphalement dans le monde qui lui pardonna sa fugue.

***

Encore quelques exemples venus de haut, et à Talma qui proclamait «qu'il avait joué devant un parterre de Rois» le simple public pourra peut-être répondre qu'il a vu jouer les Rois eux-mêmes!

Tout de même cela n'arrivera pas de sitôt!

SAINTE ILLUSION.

O Sainte Illusion, nourrice des chimères,
Dont la voix chevrotante aux refrains surannés
Berce les rêves bleus de nos fils nouveau-nés
Et le sommeil léger de nos bonnes grand mères

Etoile du Roi Mage, Etoile du Pasteur,
Espérance toujours déçue, et toujours neuve,
Vers qui chaque jour encore, en ses veilles veuve,
La vieille humanité cherchant son Rédempteur

Guide du pèlerin, mirage salutaire
Qui nous fais apparaître aux horizons lointains
La source vive et les palmiers toujours verts
De l'oasis promise où l'on se désaltère;

Verbe de l'inconnu; mystérieuse voix
Qu'entende tes martyrs au fond de leurs cellules,
Soit bénie à jamais, douceur de pilules,
O Sainte Illusion, seul verbe en qui je crois!

Car ton mensonge est comme un vin qui nous enivre
Et nous reconcilie avec la vérité;
Ton rêve est l'excuse à la réalité,
Et ta folie est la raison qui nous fait vivre;

Tes leurres successifs sont des sources divines
D'un idéal à tout jamais inaccessible;
Tes erreurs ont doublé les caps de l'impossible
Et de mondes nouveaux ont doté l'univers.

Si nos jours ne sont plus fertiles en miracles,
Si le cycle héroïque a fait d'être fermé
C'est que le vent mauvais du doute a consumé
La ruine de tes suprêmes tabernacles;

S'il n'est plus de prophète en nos jours de malheurs
C'est qu'aux jardins fermés de nos croyances oses,
Le zèle inopportun de jardiniers moroses
A sarclé comme une herbe inutile nos fleurs

—Le cœur vide aujourd'hui, l'âme désenchantée,
Nous piétinons sur place, incapables d'effort,
Fiers d'avoir détraqué l'invisible ressort
Dont le branle animait notre horloge arrêtée.

—Parfois pourtant, un son de cloche, un chant lointain,
Un regiment qui passe, un vieux drapeau qui flotte
Font crépiter encor d'une lueur falote
Les veilleuses de notre enthousiasme éteint;

Et qui de nous alors, toutes choses pesées,
Ce qu'il valait hier, ce qu'il vaut à présent,
N'aurait il se mouiller sa paupière en pensant
Aux feux rouges de ses illusions brisées?

Honneurs rendus au général Kitchener.

Presse Associée

Londres, 26 novembre—Jeudi dernier, les étudiants de Cambridge ont célébré une fête en l'honneur du général Kitchener et la faculté lui a conféré le titre de docteur en droit. Il y a eu à cette occasion des chants patriotiques exécutés par les étudiants et l'on a pendu un Derviche en effigie au balcon de la maison où résidait le général.